

vouement, malgré ma science et mes efforts, il succomba, et rendit le dernier soupir dans mes bras. En le perdant, je perdis plus qu'un père.

Le baron s'arrêta un instant; il était pâle, et ses lèvres tremblaient d'émotion. Il m'entraîna loin du lieu dont l'aspect avait réveillé en lui tant de souvenirs. Nous marchâmes quelque temps en silence; puis, étant revenu à lui, il acheva en ces termes son récit :

— Sébastien n'avait point de parents autour de lui, j'accompagnai seul le char qui conduisait à sa dernière demeure les restes de mon unique ami. Au sortir de cette lugubre cérémonie, je me renfermai chez moi, abîmé dans la douleur, et le cœur brisé. Pour faire diversion à mon accablement, je cherchai un moyen de témoigner encore ma reconnaissance à celui que j'avais perdu. Ce sentiment était-il un préjugé, ou serait-ce l'effet de ce désir d'avenir qui nous poursuit jusqu'au tombeau? Je n'en sais rien. Mais je savais que Sébastien avait été un pieux et fervent croyant. Bien des fois il m'avait fait avec douceur des reproches de mon incrédulité, comme un père peut en faire à son fils. Pendant sa maladie il avait demandé les secours de la religion, et j'avais été moi-même chercher un prêtre. N'aurais-je pas été un monstre si j'avais agi autrement?

Dans sa maladie il me témoignait souvent des inquiétudes pour l'avenir. Cet homme innocent et pur comme un enfant, redoutait les jugements de Dieu. Il m'avait souvent parlé des messes qui se disent pour les âmes des défunts, et qui, selon sa croyance, pouvaient effacer leurs péchés et hâter leur délivrance; et quoique par délicatesse il ne m'eût imposé là-dessus aucune obligation, ses desirs m'étaient assez connus pour que je süssse ce que j'avais à faire et de quelle manière je pourrais le mieux lui témoigner ma reconnaissance.

Ce fut alors que je fondai ces messes qui chaque année se disent quatre fois pour lui dans l'église de Saint-Sulpice. Au jour marqué j'assistai à la messe, et je récitai les prières avec l'attention et le ferveur qu'y aurait mises Sébastien. Voilà tout ce que peut faire un homme qui ne croit point. Mais appelez-vous cela hypocrisie, M. Walpole? L'Être suprême, s'il existe, cet Être qui connaît tout, peut-il m'en vouloir d'agir ainsi, lorsqu'il m'est témoin que je donnerais tout ce que je possède au monde, oui, Monsieur, tout ce que je possède, pour avoir la foi humble et pure du vertueux Sébastien.

Nous étions arrivés à la porte du Docteur. En prononçant ces dernières paroles il me tendit la main, pour me dire adieu; je la serrai affectueusement!

— Pourquoi, m'écriai-je, pourquoi ne posséderiez-vous pas un si grand bien?

— Pourquoi? pourquoi? parce que la foi ne dépend pas de la volonté. Parce que je sais trop ou trop peu. Parce que je ne peux pas, au grand jour, saisir comme une réalité, une ombre qui, quelque séduisante qu'elle soit, ne me paraît, après tout, que l'effet d'un rêve. Mais ne parlons plus de cela.

Nous n'en parlâmes plus, en effet. A partir de ce jour le baron s'abstint devant moi de tout sarcasme impie, de toute parole irréligieuse, soit qu'il comprît qu'il y avait inconséquence pour lui à insulter une religion dont il observait encore quelques pratiques, soit que des pensées meilleures eussent déjà commencé à germer dans son âme.

Près d'une année venait de s'écouler depuis que le récit du baron m'avait mis au fait de ses apparentes bizarreries, lorsqu'un jour, en entrant avec lui dans la salle Ste. Agnès, à l'Hôtel-Dieu, nous aperçûmes à la porte de la salle l'humble et vénérable prêtre d'Auvergne. Il tenait à son bras un panier dont le couvercle était bien attaché, et d'où sortaient quelques brins de paille. Son visage rayonna de joie, quand il aperçut le baron.

— Comment! s'écria le premier le Docteur, en courant à lui, vous voilà ici, mon vieil ami! Qui vous ramène donc? ce n'est pas une rechute, j'espère?

— C'est la reconnaissance, répondit le bon prêtre. Voici un an que j'ai quitté cette maison, rendu par vous, après Dieu, à la vie et à la santé. Je ne pouvais pas laisser passer cet anniversaire, sans venir vous remercier et vous faire un petit présent. Il n'est guères digne de vous; mais comme il vous est offert par un cœur reconnaissant, vous l'accepterez avec bienveillance. Ce sont les deux plus beaux poulets de ma basse-cour, et des poires de mon verger, comme vous n'en mangez guères à Paris. Il faut que vous me promettiez, mais là, bien sûr, de goûter un peu de tout cela.

Le baron reçut ce présent avec émotion; il invita le bon vieillard à venir chez lui, le retint quelques heures, et ne le laissa partir qu'après lui avoir donné d'abondantes aumônes pour ses pauvres.

Sur ces entrefaites le temps arriva où je devais quitter la France. Je m'éloignai du Docteur avec un sentiment pénible de regret, et il eut la bonté d'être sensible à mon départ. Je lui promis de revenir

le voir; mais les circonstances ne me permirent plus de retourner en France; et je ne revis plus le baron: ce fut par des amis qui restèrent auprès de lui jusqu'à ses derniers moments, que je fus instruit des détails que j'ai à ajouter.

Sept années s'écoulaient encore pendant lesquelles le prêtre ne manqua point d'apporter le tribut de sa reconnaissance. A chaque fois le Docteur voulut absolument le retenir chez lui, et le retint en effet, d'abord un jour ou deux, puis une semaine, et même davantage. A la seconde visite, le Docteur découvrit que le curé était parent éloigné de Sébastien. De ce moment l'intimité la plus étroite s'établit entr'eux. Le baron offrit au prêtre un logement dans sa maison et une pension. Le vieillard remercia humblement pour la première offre; la seconde, il l'accepta en faveur de ses pauvres. Une correspondance suivie entretint et augmenta cette amitié si franche de part et d'autre.

Un changement notable se fit alors remarquer dans le caractère du baron. Il devint moins sombre, moins bizarre, moins violent. On voyait qu'il s'était mis, pour ainsi dire, à l'école de l'humble prêtre, et que les leçons d'un si bon maître lui étaient utiles. Son intelligence ne trouvait plus absurde une religion que son cœur n'avait plus autant d'intérêt à combattre.

Ce fut alors que le Docteur ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage. Lorsqu'il revint en France, son état semblait s'être amélioré; mais ce mieux apparent ne le trompa pas; il se sentait mourir, il avait compté ses instants. Tout cela se passait en 1834.

Au mois de janvier 1835, le baron sentant sa fin prochaine fit écrire en son nom au curé d'Auvergne un billet où il n'y avait que ces mots :

Mon cher Abbé,

Le Docteur a besoin de vous à son tour. Venez sans perdre un instant.

Votre Ami.

Le bon curé se hâta d'accourir, dès qu'il eût reçu la lettre. Il resta longtemps enfermé avec le Docteur, et le vit à plusieurs reprises. Plusieurs fois on le vit, lorsqu'il sortait de la chambre du mourant, laissant rayonner dans ses yeux, tout humides de larmes, l'expression d'une douce et sainte joie. Ce qui se passa entr'eux dans ces entretiens solennels, nul ne le sait. Mais une des dernières paroles du moribond fut celle qu'il adressa à François, son fidèle valet de chambre, qui pleurait auprès de son lit :

— François, lui dit-il, aime bien les Auvergnats: ils ont sauvé ton pauvre maître pour cette vie et pour l'autre.

Le 8 février 1835, le célèbre Docteur fut enlevé à la science par une mort qu'on peut appeler prématurée puisqu'il n'avait pas encore soixante ans. Au milieu de la pompe de son convoi, peu de personnes sans doute, remarquèrent le petit prêtre qui mêlait à ses larmes de regret et de douleur des larmes de joie et de reconnaissance. Après la cérémonie fu étre, le bon curé quittant Paris pour n'y plus revenir, retourna dans son presbytère, se préparer, en continuant ses bonnes œuvres, au passage décisif auquel il avait si heureusement préparé son ami.

#### DEUX MAISONS A LOUER.

L'UNE (PLACE LARTIGUE), encoignure des rues Sherbrooke et St. Denis.  
L'AUTRE (FAUBOURG QUÉBEC), " " Ste. Marie et Salabery.

#### ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELÉAU & LAMOTHE,

Rue Ste.-Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de J. STARKE & CIE., et du CANADA GAZETTE.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année; et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERROUX, libraires de cette ville.

— Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PTEB.  
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, PTEB.  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,